

Europe
15 Février 1937

José Bergamín

PARLER EN CHRÉTIEN (1)

LE CLOU ARDENT

SENS commun : « L'individu s'oppose à la collectivité, mais il s'en nourrit. Et l'important est bien moins de savoir à quoi il s'oppose que ce dont il se nourrit. Comme le génie, l'individu vaut par ce qu'il renferme. Pour nous en tenir au passé, la personne chrétienne existait autant que l'individu moderne, et une âme vaut bien une différence. Toute vie psychologique est un échange, et le problème fondamental de la personne concrète, c'est de savoir de quoi elle entend se nourrir... Il est difficile d'être un homme. Mais pas plus de le devenir en approfondissant sa communion qu'en cultivant sa différence, — et la première nourrit avec autant de force au moins que la seconde, ce par quoi l'homme est homme, ce par quoi il se dépasse, crée, invente ou se conçoit. » (André MALRAUX, *Le Temps du Mépris*, préface, p. 11, 12 et 13. Paris, 1935.)

(1) *Parler en chrétien (Hablar en cristiano)* a paru dans le numéro de juillet 1935 de la revue *Cruz y Raya*. Les deux lettres ont été publiées dans les numéros de septembre et d'octobre-novembre 1935 de la revue *Leviathan*. La publication de ces textes marqua l'adhésion de l'écrivain catholique José Bergamín à la cause populaire. Le sous-titre « Le Clou ardent », en espagnol *clavo ardiendo* se rapporte à une expression populaire espagnole « s'accrocher à un clou ardent », signifiant se servir d'un moyen même dangereux pour réussir.

La cour de ma maison,
c'est curieux,
se mouille comme les autres
lorsqu'il pleut.

1

Le Congrès international des écrivains a pris pour nous peut-être, à Paris, comme à Moscou, son sens le plus clair et le plus précis dans l'exaltation individuelle d'un écrivain, d'une personnalité littéraire. A Moscou, Gorki. A Paris, André Gide.

Le 22 juin dernier, André Gide, dont la personnalité littéraire représente, effectivement, en France, peut-être le plus haut et le plus pur prestige esthétique et moral de l'intelligence, a fait entendre sa voix pour la défense de la culture. Ses arguments sont tels qu'ils mériteraient d'être transcrits ici intégralement.

D'abord, Gide examine brièvement l'ensemble qu'il nomme artificiel, factice, de toute la littérature française ; fondant en quelque sorte son raisonnement sur le caractère pour ainsi dire luxueux de cette littérature. Il s'agirait, en définitive, de souligner comme caractéristique littéraire une certaine tendance aristocratique éminemment impopulaire. Disons en passant que c'est exactement le contraire qui a lieu pour notre littérature espagnole prise dans son ensemble.

Cette tendance à l'artificiel et au factice, qui n'est probablement pas exagérée par Gide, a poussé d'autres écrivains français, dans une opposition polémique, à défendre précisément ceci : le factice, l'artificiel. Autour de cette esthétique rôde le fantôme de Wilde et sa *décadence du mensonge*. André Gide affronte aujourd'hui

noblement ce fantôme, autrefois son ami, et qui, par un curieux paradoxe se glisse à présent jusque dans les colonnes de *L'Action française*. André Gide dénonce ce mensonge avec une vive indignation morale : *Je ne puis croire* — affirme-t-il — *que la civilisation se fonde forcément sur le mensonge*. C'est avec raison que Maritain notait respectueusement la dignité et la noblesse, l'authenticité de la dernière attitude de Gide. Il semble que cet extrémiste passionné ait réussi à fixer enfin son extrémisme en une conséquence morale, ou encore, par une conduite compromise, en un compromis de conduite.

De là la seconde thèse, conséquence ou corollaire de la première, et son développement : *dire littérature, c'est dire communion*.

Tout ceci me paraît, appelant et éludant le double jeu de mots, *parler en chrétien*. Parler en chrétien sans le savoir. Et que celui qui veut, peut ou sait entendre, entende.

2

Mais sur ce fond ou ce panorama découvert avec une clarté si méditerranéenne, on aperçoit aussi la référence immédiate au communisme, — d'une manière concrète, à l'U. R. S. S. — comme au levain ou limon d'où l'on espère que surgira l'apparition de l'homme nouveau.

Il s'agit de l'obtention de l'homme nouveau. Quelle que soit la précision technique du laboratoire révolutionnaire que cela nécessite, cette obtention serait un fait qui, en définitive, pourrait se nommer religieux, et qui échappe en effet, du moins dans la pensée de Gide, à toute conviction ou méthode scientifique.

Ce que Gide espère du communisme, c'est la libération la plus complète. Toutes les possibilités humaines.

(*A nous la liberté !*) Et contemplant notre *occident tourmenté*, engagé aujourd'hui dans ces luttes sociales qui l'absorbent presque complètement, André Gide termine sa défense de la culture sur des accords pour ainsi dire bethovéniens : *par la douleur à la joie...*

Gide chrétien, Gide nietzschéen — les extrêmes se touchent — reste intact, et peut-être même grandit, fortifié, en passant de ses indécisions d'hier à ses décisions d'aujourd'hui. Cette espèce de puritanisme de l'immoralisme que nous lui avons une fois signalé en le lui reprochant, s'est transformé à la fin, en une profession de foi morale, et partant, d'espérance, qui, considérée en soi, est une attitude religieuse, et qui ne se peut différencier en rien, essentiellement, d'une foi religieuse, quant à son attitude vitale ; et je dirais que c'est sous tous les rapports autant par son héroïsme que par sa puérité. C'est précisément pour cela que son jugement nous devient évident d'une manière si claire, si lumineuse. Nous ne voudrions pas nous méprendre en voyant, à travers, un langage spirituel significatif, qui est celui que nous comprenons.

A travers certaines autres affirmations nous croyons trouver tout le contraire : un pseudopaganisme matérialiste qui aboutit en académismes de stuc. Nous pensons par exemple à la position d'un Julien Benda, tout à fait à l'opposé, si inintelligente, ou, du moins, pour nous, inintelligible.

Et il est curieux que dans le domaine littéraire et intellectuel, comme dans le domaine social et politique, les mêmes attitudes vitales ou mortelles d'indifférence manifeste et d'irréligiosité, d'inhumanité, coïncident chez tous ceux qui se disent les défenseurs de l'Ordre et de la Culture. Il se trouve qu'il y a un ordre social qui n'est rien de plus qu'un désordre généralisé : le véritable ordre de la mort ; il y en a un autre, désordre en apparence, qui est au contraire un ordre nouveau

ou une possibilité d'ordre nouveau : l'ordre spirituel de la vie.

Ce n'est pas une coïncidence vaine et illusoire d'images, de noms, que celle qui met d'un côté dans un fond brillant et profond, ce radicalisme humain, qui, à l'insu peut-être de ceux qui le professent, contient une affirmation spirituelle tellement chrétienne de l'homme ; et de l'autre, au contraire, cet académisme, idéaliste de nom, vide comme un masque, manifestation matérielle exagérée de son paganisme stupide.

Si la révolution apparaissait à Joseph de Maistre comme satanique, elle contient cependant, la face positive, lumineuse, angélique, du démon : tandis que dans toute anti- ou contre-révolution, suivant la même pensée de Maistre, on pourrait dire que nous apparaît l'image négative du démoniaque : le cœur noir de la flamme ; les ailes de chauve-souris de l'ange déchu.

3

L'homme nouveau ! Avec quelle sûreté de trait, avec quelle délicatesse de style *il se peint lui-même*, celui qui veut enseigner à l'homme nouveau ceci : à être, à *se dessiner lui-même !*

Mais peut-être est-ce sans le voir, ou sans nous le dire que l'homme qui *se dessine lui-même* est déjà un homme nouveau : l'homme nouveau ; et que l'homme, lorsqu'il est homme, est toujours nouveau. Que l'homme soit toujours nouveau, c'est une des premières vérités du christianisme. Du christianisme non pas historique ni évolutif ou progressif, mais du christianisme révolutionnaire permanent. Le christianisme nous dit de l'homme qu'il peut se rénover et se renouveler toujours en se *faisant à nouveau*. C'est peut-être cela et rien d'autre que signifie s'évangéliser.

Peut-être que dans la profondeur invisible de ces attitudes religieusement communistes, palpite un même besoin de communion évangélique.

Il faut se faire de nouveau et découvrir des Méditerranées de nouveau, avec la décision très noble d'André Gide dans sa défense de la culture.

Il y a longtemps, André Gide lui-même nous montrait que la mission civilisatrice du Français est d'avoir appris au monde à dessiner. Bonne leçon de dessin ou de pensée que celle qu'il est venu nous donner à présent au Congrès international des écrivains alors que l'exaltait une ferveur déjà presque populaire.

Nous aimerions que ses dévots d'aujourd'hui y prêtent attention, comme nous, ses fidèles de toujours, le faisons ou désirons le faire.

4

Nous avons vu comment la défense de la culture a atteint son point culminant dans l'espérance d'un homme nouveau. Et le sens, la raison tout entière, la signification de cette défense, s'enraciner pour fleurir et fructifier, en définitive, dans l'homme, par l'homme, pour l'homme. Pour la nouveauté ou l'âge nouveau de l'homme ; et par conséquent, pour la liberté de l'homme. Tout ce qui dans cette défense humaine se rapporte au peuple, c'est dans le sens classique et chrétien, moral et religieux, de cet humanisme permanent. Le peuple se présente à nous toujours de la même manière, la seule qui ait un sens pour nous : dans sa réalité personnelle, comme personne et non comme objet ou comme masse ; comme une présence spirituelle et non matérielle.

Et nous ajouterons : que pour nous le populaire, suivant le raisonnement d'André Gide, est la généralisation, ou mieux, l'universalité, de ce qu'il y a de plus

particulier, de plus individuel et singulier dans l'homme : le jeu pur, net et limpide, rationnel ou irrationnel, mais intelligent, de sa liberté spirituelle ou nouveauté ; de toutes ses possibilités humaines.

JOSÉ BERGAMIN.

LETTRE OUVERTE A JOSÉ BERGAMIN

Très estimé Monsieur,

Dans la revue *Cruz y Raya* que vous dirigez, j'ai pu lire une note intitulée « Parler en chrétien », commentant le Congrès international des écrivains tenu récemment à Paris.

Par les idées qui y sont exprimées, ainsi que par l'élévation avec laquelle elles sont développées, la dite note m'a intéressé et impressionné, d'une manière extraordinaire. Tellement, que je prends la liberté, que vous saurez sans doute excuser *d'y répondre*, bien qu'il n'y soit posé aucune question.

Il est bien entendu, au reste, que le fait de ne pas être d'accord sur beaucoup de points ne signifie pas autre chose, finalement, qu'un désir essentiel, d'accord, comme homme, avec vous et tous ceux qui, dans ce moment critique aigu que nous traversons tous, cherchent dans ce va-et-vient de la pensée et du sentiment, une solution harmonieuse et convenable.

Ainsi donc, cherchant à garder une attitude respectueuse plus marquée encore s'il est possible que celle que vous prenez dans votre écrit pour juger les personnes à qui vous faites allusion, je vais, sûr de votre interprétation équitable, exposer les commentaires que votre essai m'a suggérés.

Préalablement, je dois m'arrêter aux allusions de type populaire, ou mieux, énoncées avec la technique

de notre expression populaire que vous connaissez si profondément. *Le Clou ardent* est le titre et la conséquence, — il préside en quelque sorte tout l'essai, — d'une citation préliminaire tirée du dernier livre de Malraux ; et comme sous-titre de cette même note vous ajoutez : *sens commun*. Hé bien, alors qu'en apparence, il y a une contradiction dans ces deux allusions, puisque s'accrocher à *un clou ardent* est le devoir, seulement, ou mieux, la nécessité des désespérés, et que le sens commun n'a pas coutume de se désespérer, il y a néanmoins, c'est du moins ainsi que je l'interprète, une profonde liaison entre elles en tant que *commune* et en tant que *sens*. Chose au reste absolument logique lorsqu'il s'agit d'un écrivain aussi subtil et aussi conscient que vous.

De la note de Malraux que vous transcrivez, s'exhale, assurément, un profond et très conscient *sens commun*, et, encore plus, un ardent désir de communion.

Mais cette avidité, cette angoisse de communion, dont la volonté nous apparaît, en vérité, pleine d'un pathétisme conscient, de ne pas ignorer sa difficulté à se réaliser, ce désir d'être *un homme*, vous paraissez l'interpréter d'une manière spirituelle et subtile, comme *clou ardent*, comme anse très douloureuse, quoique praticable, pour ne pas se noyer, s'enfoncer ou se détruire.

Et vous ajoutez encore, pour commencer votre commentaire, une épigraphe dont je ne veux pas méconnaître le pathétique : *La cour de ma maison — c'est curieux — se mouille comme les autres — quand il pleut*. J'estime qu'il m'est permis d'interpréter ces quatre vers de la manière suivante sans altérer leur sens : ce qui se passe dans l'esprit d'hommes tels qu'André Gide par exemple, puisqu'il est l'objet de votre attention particulière, se passe également d'une manière aussi dramatique dans le vôtre, mais *simplement*, avec la simplicité et la spontanéité de cette petite chanson : sans le besoin de s'assem-

bler, de s'exclamer devant quelque chose d'aussi naturel et spontané que ce fait que les cours se mouillent quand il pleut.

En premier lieu c'est à la situation de l'Espagne que je me réfère, et d'une manière encore plus concrète, par exemple à la note signée par vous, parmi d'autres noms mis en évidence, en protestation contre le *cas Sirval* (1). Il reste à voir s'il est certain que toutes les cours se mouillent lorsqu'il pleut, ou si précisément certaines cours nauséabondes ont la vertu de rester sèches même au milieu des plus terribles tempêtes.

Mais ce n'est pas là la question que nous traitons, et je vais donc me borner à souligner votre attitude ; attitude typiquement chrétienne de subir la douleur, l'angoisse en silence, avec résignation, comme un élément de plus d'un ordre supérieur et antérieur à la douleur même.

Je crois véritablement que vous-même, *comme les autres*, mieux que personne, sentez, certainement, ce que, pour lui donner un nom, j'appellerai la crise de notre temps. Il s'ensuit que vous pourriez souscrire ouvertement et avec honnêteté absolue à tous ou presque tous les paragraphes d'André Gide que vous transcrirez. Et, particulièrement, je crois, à ceux qui se rapportent à la *patrie* et à l'usage qui a été fait de ce mot par les *patriotes*.

Mais revenons, avant d'aller plus avant, au clou ardent. Pourquoi, le fait de se fixer *une conduite compromise en un compromis de conduite* — selon votre définition si exacte — devrait-il nécessairement signifier un état désespéré où l'on *s'accroche à un clou ardent* ? Il est absolument impossible, étant donnés votre jugement et vos connaissances que vous fassiez allusion à

(1) On se rappelle l'émotion qu'avait suscitée à ce moment la mort de ce journaliste assassiné par un fasciste.

un désespoir de ressentiment, à un désespoir extérieur, puisque en ce qui concerne André Gide il n'a pas lieu en ce sens d'être désespéré.

Votre désespoir, s'il existe, ne peut venir que d'autres motifs, que vous, comme chrétien, c'est-à-dire sans de pareils motifs, ou les connaissant consciemment, croyez deviner d'une manière immédiate.

Et Gide, comme tout homme vrai, comme tout homme, ne fait pas autre chose, après un préambule plus ou moins prolongé que de commencer ou de finir — ce qui dans ce cas est la même chose — par *parler en chrétien* ; c'est le titre et la thèse centrale de votre essai, dont la fermeté me pousse à écrire ces lignes que vous-même appuyez par les paroles mêmes de Gide, parce que toutes celles-ci, tous les concepts exposés par lui, sont d'une clarté si méditerranéennes, d'une *si lumineuse évidence*, dites-vous, *que je me suis borné à souligner ses paroles*.

Mais pour tâcher de procéder avec un certain ordre je vais m'arrêter à l'un de ces paragraphes soulignés et aussi à un autre qui ne l'est pas, du discours sujet de notre commentaire. Peut-être parviendrais-je ainsi à mettre en évidence certaines erreurs de perspective que selon mon jugement vous commettez dans votre écrit.

Cette tendance à l'artificiel ou au facile — vous résumez ainsi les paroles de Gide au sujet de la littérature française classique — *qui n'est probablement pas exagérée par Gide, a poussé d'autres écrivains français dans une opposition polémique à défendre précisément ceci : le facile, l'artificiel. Autour de cette esthétique rôde le fantôme d'Oscar Wilde et sa « décadence du mensonge ». André Gide affronte aujourd'hui noblement ce fantôme, autrefois son ami et qui, par un curieux paradoxe, se glisse jusque dans les colonnes de L'Action française. André Gide dénonce ce mensonge aujourd'hui avec une vive « indignation morale : je ne peux croire, affirme Gide, et vous*

soulignez, que la civilisation soit nécessairement fondée sur le mensonge ».

Cependant ce paradoxe n'est autre que celui qui a poussé la bourgeoisie à adopter, sur le plan de la politique de nouvelles formes de combat : la *république démocratique* et aussi la *révolution national-socialiste*. Si *L'Action française* croit défendre ou cherche à défendre la civilisation, affirmant en même temps que la civilisation est profondément anti-naturelle, c'est-à-dire *fausse, factice*, ce n'est aucunement par caprice. Un tel paradoxe obéit exactement aux mêmes lois contradictoires que les régimes capitalistes lorsqu'ils entreprennent la guerre comme une solution, sachant en même temps, qu'elles doivent y rencontrer la destruction totale. C'est aux mêmes lois que le catholique Max Scheler attribue la différence entre le Moyen âge et le *système de concurrence actuel*, dans lequel, *si le terme, grand ou petit, vers lequel se dirige le développement d'une motivation économique était toujours, autrefois, la « possession » et la « jouissance » de quelque unité qualitative de valeur et si l'argent fonctionnait seulement comme fin transitoire (moyen d'échange), à présent le « terme » de cette motivation est constitué par une quantité de valeur pécuniaire et la qualité du bien se change en la « fin transitoire ».* La structure de la motivation est à présent : argent — marchandise — argent, tandis qu'il était autrefois : marchandise — argent — marchandise. (C. MARX) (1).

Gide se retourne aujourd'hui contre le faux, contre la bourgeoisie, socialement parlant et contre la mentalité qu'elle a créée et que Marx stigmatise si merveilleusement dans ce simple changement de formules à travers son étape capitaliste actuelle. Mais ce faisant, quand Gide proteste, il faudrait voir si c'est uniquement une *vive indignation morale* qu'il pousse, ou si c'est plutôt,

(1) MAX SCHELER, *Le Ressentiment dans la morale*.

ou du moins simultanément, son indignation sociale, l'indignation de sa conscience historique qui le pousse à protester contre cette fausseté organisée. De cette fausseté historique, qui, il est clair, *démoralise* tous ceux qui y sont intéressés. Quand au sens, chrétien ou non de cette protestation, nous nous efforcerons de le voir plus loin.

Un autre passage qui vous frappe dans le discours de Gide est celui dans lequel il affirme : *Dire littérature, c'est dire communion*. Mais, ajoute Gide, la question est de savoir avec qui communie l'écrivain. Et il évoque les cas qui se sont présentés dans la littérature française d'écrivains de valeur qui, ne trouvant pas de lecteurs parmi leurs contemporains, espéraient les trouver dans le temps. C'est pourquoi Gide s'inquiétait d'avoir entendu au Congrès des Écrivains de Moscou une grande quantité d'ouvriers demander aux écrivains qu'ils s'occupent d'eux. Et bien que le fait que *les ouvriers demandent quelque chose aux écrivains*, est déjà considérable, qu'ils s'intéressent, ou, puissent s'intéresser à la littérature, celle-ci, la littérature, *n'a et ne peut avoir uniquement celle mission de miroir*.

Ceci est certain, tout à fait certain. Ceci, s'il m'était possible, j'en recommanderais la lecture constamment à certains camarades écrivains excessivement orthodoxes selon le réalisme marxiste. Mais, et c'est bien ici que je vois un curieux paradoxe : quelqu'un d'aussi indubitablement lié à une réalité — et non pas à un réalisme — marxiste, que Lénine avait déjà écrit : *Pour que l'art puisse s'approcher du peuple et celui-ci de celui-là, il faut élever d'abord le niveau de culture générale*. Et Gide observe que bien que l'U. R. S. S. ait produit des œuvres intéressantes dans le sens de la propagande, il ne faut pas s'y limiter. Il faut donc, pour vous, *aider cet homme nouveau*, aider à sa formation, *l'aider à se dessiner soi-même*.

Cette condition tant répétée par Gide m'apparaît pleine d'une profonde signification. Si nous l'aidons, c'est à-dire si nous sommes *activement, efficacement* à son côté, dans ses luttes, dans sa formation. C'est seulement dans ces conditions imposées par une réalité sociale que Gide croit qu'il est possible pour l'écrivain de communier avec le peuple. C'est pour cela qu'il lui paraît impossible qu'aujourd'hui, dans notre société capitaliste, il puisse y avoir d'autre littérature valable qu'une littérature d'opposition.

Et c'est précisément la différence spécifique, socialement parlant, entre le *christianisme non historique, évolutif ou progressif*, et le non-christianisme, dans ce cas le marxisme : *c'est de faire ou de ne pas faire entrer l'efficace dans une catégorie morale ou métaphysique !* Le chrétien en soi, le *chrétien non historique*, comme conséquence de son attitude religieuse particulière, doit accepter la souffrance, l'exploitation capitaliste, car l'exploitation ou la non-exploitation n'ont aucun sens, ne comptent pas dans son échelle des valeurs. Et, tout au plus, devra-t-il s'efforcer de porter la conviction, la foi individuelle, subjective, pour son propre salut — bien que d'une manière exclusive ce soit la seule chose qu'il comprenne, la seule qu'il veuille comprendre, l'exploiteur même compris, considéré dans son acception, comme *véritablement venu de la main de Dieu*. L'estimant comme frère et d'autant plus que, pour sa propre disgrâce, il est malheureux.

Pour le marxiste, en revanche, c'est à partir d'une *efficacité sociale*, lorsque l'homme, les travailleurs, la masse (car c'est à cet état de choses, comme vous dites, que le capitaliste a réduit le peuple en tant que personne ; et cette impossibilité à laquelle Gide fait allusion, de communier aujourd'hui avec le peuple : avec la masse, avec ce quelque chose d'inconscient et d'anonyme, n'est pas autre chose que la conséquence plus directe de cette

impotence morale dans laquelle le capitalisme a plongé les grandes multitudes mises à son service) ; lorsque la masse, dis-je, peut s'individualiser, peut conquérir sa solitude et qu'alors, *seule à seule*, elle-même elle peut faire face à ce quelque chose de terrible et d'angoissant qu'est la vie : la mort. Parce que si c'est là la cause de désespoirs possibles, ne seront-ce pas précisément les *clous ardents*, ceux du Christ ? Est-ce que la religiosité chrétienne ne sera pas un clou ardent où s'accrocher pour affronter *cette profonde mer qu'est la mort* ?

Et si je fais allusion à cette religiosité morale du christianisme, c'est parce que vous-mêmes excluez le *christianisme historique évolutif ou progressif*, et il reste alors seulement ce que vous appelez *christianisme révolutionnaire permanent*, qui formellement, est le christianisme moral.

Toutefois, vous interprétez, à ce qu'il me paraît, d'une manière équivoque le paragraphe relatif à la joie : *Je ne puis admettre que l'homme cesse de nous intéresser quand il cesse de souffrir et d'être opprimé.*

Précisément, c'est là une attitude marxiste classique — et non pas chrétienne — en tant qu'elle suppose, sans faire appel au sentimentalisme de la misère, qu'à partir d'un état social où il y ait des hommes — comme dit Gide — la joie puisse aussi grandir, et le suppose, dis-je, du moins implicitement, que ce sera alors que les hommes auront plus d'intérêt, plus d'individualité, *plus de solitude* peuplée et sentie en intime communion avec les autres : dans une *fraternité virile* comme dit Malraux, ou dans une *fraternité laborieuse*, comme, dans une phrase des plus profondes, l'a exprimé Antonio Machado.

Mais, s'il est certain, comme l'affirme Gide, que la souffrance fréquemment exalte, c'est-à-dire que lorsqu'elle ne nous abat pas, elle nous aguerrit et nous trempe, il n'est pas moins sûr que la souffrance abat la masse plus souvent qu'elle ne l'aguerrit. Expérience

déjà prévue et confirmée fréquemment par les marxistes qui dans leur avance révolutionnaire à travers certains pays d'un haut développement capitaliste, ont à traîner le poids mort du *Lumpenproletariat*, des ouvriers chômeurs, indigents, misérables, que la souffrance a abattus jusqu'à les faire lutter servilement pour les intérêts de la classe qui les exploite et les place dans une situation désespérée. L'Allemagne, l'Italie sont des cas typiques. Expérience prouvée et utilisée par la bourgeoisie avec une cruauté féroce, en prenant pour objet de son despotisme hystérique ces mêmes chômeurs à qui la *souffrance matérielle* avait fait perdre leur *conscience morale*, et qui poussés par le désespoir s'abandonnaient à leur propre mort comme à leur destin historique.

Comment donc un marxiste peut-il s'intéresser uniquement à la misère, si c'est justement lorsqu'il n'y aura plus de misère, plus d'exploitation (en définitive, lors de la prise du pouvoir par le prolétariat) qu'il espère réaliser la phase la plus positive de son œuvre ?

C'est pour cela qu'il fait appel comme à l'instrument le moins douloureux, à la lutte rapide, à l'insurrection armée organisée, mais seulement comme moyen afin de commencer au plus vite son véritable labeur. Et si Gide affirme que cette lutte, nous ne la voulons pas, nous ne la désirons pas pour elle-même, mais pour son résultat, Lénine ne va pas moins loin lorsqu'il écrit la phrase meurtrière et célèbre : *Je ne puis entendre de musique, car elle agit sur mes nerfs, il me vient des envies de dire d'aimables sottises, de passer mes mains sur la tête des hommes qui, en vivant dans cet enfer infect, sont arrivés à créer tant de beauté. Mais aujourd'hui on ne peut passer la main sur la tête des hommes, car ils vous mordront et il est plus utile de taper sur les têtes, de taper dessus implacablement, quoique sur le plan idéal nous soyons ennemis de la violence.*

Ainsi, c'est avec une sûreté implacable et opportune

qu'il faut entreprendre la lutte, puisque nous luttons pour pouvoir arriver à l'homme.

Et si Gide s'est tourné à la fin, comme vous l'affirmez, vers une profession de foi morale et, parlant d'espérance, qui, considérée en soi, est une attitude religieuse, c'est à condition que religieuse signifie simplement : fervente. Et en outre, cette ferveur ne doit pas être passivement subjective, mais sinon objective, du moins organisée. Parce que au sens classique et chrétien, moral et religieux de cet humanisme permanent, que vous appréciez en Gide, pour tout ce qui dans celle défense humaine se rapporte au peuple, il faut ajouter cet autre sens explicitement exprimé par Gide, cette volonté d'organiser cet humanisme, c'est à-dire de lutter au côté de quelque chose d'aussi concret que le parti communiste, pour que cet humanisme permanent ne soit pas limité à une attitude historiquement chrétienne, c'est-à-dire à une foi individuelle dans l'homme, bien qu'inefficace sur le plan de son développement social. Et si c'est parler en chrétien — appelant et éludant le double jeu de mots, comme il n'y a pas lieu non plus d'avoir peur des mots, parlons en chrétiens. Mais sans oublier un seul instant le cas symptomatique de l'Allemagne où la culture nazi n'admet pas de nuances et impose son économie morale et matérielle à tous dans une égale mesure : aux chrétiens comme aux juifs et aux marxistes ; et où put être écrite la célèbre phrase : où que ce soit que tu entendes prononcer le mot culture, lire ! montrant ainsi où se trouve son véritable ennemi.

ARTURO SERRANO PLAJA.

LETTRE OUVERTE A ARTURO SERRANO PLAJA

Le temps a continué de passer (1) mon ami (je crois que je peux vous appeler ainsi après votre lettre) sans

(1) Dans *Mangas u Capiroles* (1933), Bergamini parle du «... temps, dont

que j'aie pu vous répondre tranquillement comme je le désirais. Je le fais enfin, pour ne pas différer encore, mais pressé par le temps comme j'ai coutume de l'être, ce qui est le mal de tout le monde, et sans ce repos et ce calme que j'aurais désirés. Je le fais parce que votre lettre est une réponse à mes questions, et qu'effectivement mon commentaire au discours d'André Gide au Congrès des Écrivains est plein de questions implicites. Et vous avez senti bien profondément cette silencieuse interrogation. Ce que moi, à mon tour je sens le plus vivement dans votre lettre, c'est cette profonde, sincère et secrète angoisse humaine de communion qui la pousse et l'anime. Je désirerais, pour cela même, répondre brièvement à vos objections pour pouvoir ajouter quelques choses qui répondent mieux par leur sincérité à cette impression première.

Je commencerai donc par vous dire que je considère que vous avez augmenté à l'extrême la portée de mon épigraphe du *Clou ardent*. Dans mon intention, celle-ci ne prétendait pas traverser toute ma référence à l'admirable défense gidienne de la culture, de sa pointe aiguë et enflammée. Toutefois, puisque vous insistez, je ne voudrais pas non plus omettre de vous confesser qu'au delà de ses conséquences immédiates elle a cette portée. Elle l'a pour moi, chrétien et catholique. Mais son sens, *sens commun*, c'est bien cela : universel, humain — se réfère, précisément à cette profonde, intime et constante angoisse de notre être devant la vie, parce qu'elle est notre propre vie, avant la mort. J'ai également vécu dans mon adolescence, ce moment que représenta Barbey d'Aurevilly d'après Huysmans, dans cette image inéluctable d'un choix nécessaire, précis et irréparable, entre un crucifix et un pistolet. C'est pourquoi j'ai dit

le même courant rapide du langage dit aussi qu'il passe et que nous le passons ... Bergamini est le poète du temps, dans son mouvement inflexible et inhumain ; il a un sens aigu, physique, du mouvement du temps dans l'espace. (N. d. T.)

une fois que si je croyais à la mort, je me tuerais. Ce n'est pas autre chose, à ce qu'il me paraît, et pour employer la terminologie de la religion que je professe, que la volonté naturelle infernale qu'a l'homme d'accomplir son destin, c'est-à-dire de se condamner ou de commettre le suicide, vivant fatalement ou mourant volontairement, se tuant subitement. Car cette volonté de l'homme de se condamner par son propre jugement, c'est la volonté la plus définitive : celle de la mort. Il n'y a pas, à mon sentiment, de miséricorde ou de communion naturelle humaine qui mitige en nous ce supplice volontaire et joyeux ; cette haine amoureuse de nous-mêmes, ce *plaisir de se détruire* comme l'a dit ingénieusement Barrès. Ce que l'homme appelle vivre, joyeusement ou douloureusement, n'a pas coutume d'être autre chose que cela : se détruire. Mais il arrive que, dans cet engagement dramatique, dans ce dilemme d'option de notre volonté, entre la croix et le pistolet, il y en a qui se décident pour le pistolet, non pas pour le décharger contre eux-mêmes, mais contre les autres ; et pareillement il y en a qui optent pour la croix, pour marcher à coup de crucifix contre tout et tous. Pour rompre la tête des autres. Et voilà les pires suicidés : ceux qui veulent commettre le suicide au delà d'eux-mêmes ; ceux qui veulent tuer les autres à leur place. C'est une farce tragique dont celui qui la joue se croit l'acteur sincère et irresponsable. Et c'est ainsi que nous voyons ces prétendus exécuteurs de ces prétendues justices, interpréter théâtralement le devoir de leur propre destin de suicide, avec la plus terrible des indifférences fratricides. Il y a même des soi-disant catholiques, anarchistes, qui pratiquent au nom d'un État suicidé ce terrorisme masqué, cause déjà en Espagne, comme vous le savez douloureusement, de tant de victimes. Nous arrivons ainsi à concevoir un suicide d'État, idée à quoi nous devons cette part de malaise angoissé et d'inquié-

tude humaine sociale, dans laquelle nous vivons, par laquelle nous coïncidons.

Ce n'est pas confirmer le sous-entendu, par vous peut-être suggéré, que je partage un certain mysticisme désespéré, plus que chrétien, sorélien, qui aboutirait en moi, pour de fausses raisons idéales, à cette autre espèce de passivité résignée que vous paraissez m'attribuer. Et jusqu'à cette sympathie que j'éprouve, par pitié, pour mes pires ennemis. Une sympathie dissolvante pour la saine et juste opposition qui s'exprime en vous et en d'autres tels que vous avec qui, bien que par délicatesse dans votre lettre vous ne le souligniez pas, je sympathise véritablement. C'est-à-dire, avec qui je me sens coïncider, dans l'haleine animatrice de leurs rébellions. Lorsque j'ai été en Russie en 1928, j'ai emporté de ce rapide contact une leçon morale inoubliable : quelque chose qui, comme je l'ai dit alors m'avait appris pour toujours, encore plus que la saveur du sang, le goût du pain entier et partagé. Et ce goût ou cette saveur de communion humaine, je ne pourrai l'oublier, parce qu'étant si pure, elle se vivifie toujours plus dans mon souvenir ; et cela, tandis que s'accroît en moi, spirituellement, la faim d'un autre pain impérissable. Et la soif d'un autre sang. C'est pourquoi je ne suis pas cette espèce d'idéaliste ou d'intellectualiste que peut-être vous supposez. Ou je ne désire pas l'être. C'est pourquoi je sais à présent que mes pires ennemis sont seulement des fantômes de moi-même, et je tâche de les vaincre en moi d'abord : parce que je crois que l'unique manière de tuer la mort est de tuer en nous sa présence ; et c'est ainsi qu'on peut ne pas tuer soi ni tuer les autres ; n'être pas un suicidé ou un bourreau suicidant, de ceux dont je viens de parler. C'est pourquoi je me suis donné à la croix. Je me suis donné à la croix sans l'acheter et sans la vendre, sans trafiquer avec elle. C'est pour cela que je n'ai pas choisi le pistolet ni en actes, ni en paroles — ce qui est pire —

comme font tant de ces stupides prétendus croisés du Christ, qui montrent encore, sans le savoir, une face lacérée par le coup de fouet du temple. Et de cette affirmation chrétienne qui est la négation de moi-même, je me suis séparé — me divisant réellement dans l'intime contradiction de mon être dans lequel *je vis en mourant et je meurs vivant* : mais sans tuer et sans me tuer, ou sans vouloir me tuer. *Le Clou ardent* auquel je m'accroche est celui-ci. Je trouve dans sa brûlure mon appui : parce qu'il enflamme d'une inquiétude constante, ardente et douloureuse la conscience de ce que je suis, c'est-à-dire de qui je suis : de ce misérable et sublime être humain ; c'est ce que j'acceptai et soulignai en appelant langage chrétien les paroles très ardentes de Gide, lorsqu'il exalte la douleur humaine, et encore plus la joie des sens et la joie spirituelle qui peuvent la surpasser. Comme le savent ceux qui me connaissent, parce que je l'ai souvent confessé, j'ai cru sentir dans l'expérience de ma propre vie que les moments ou même les heures et les jours de douleur morale ou physique la plus forte et la plus aiguë, étaient toujours infiniment surpassés par les moments les plus brefs de pure joie sensuelle ou d'allégresse spirituelle. Je ne considère pas l'expression de cette expérience personnelle comme une trahison à ma foi. Au contraire. C'est pour cela que les paroles d'André Gide auxquelles vous vous référez dans votre lettre ont été simplement citées et soulignées par moi et que je les accepte d'une manière totale et absolue. Mon clou ardent n'est pas cette autre substitution au suicide, *a substitute for pistol and ball* comme dirait Melville, dans un péril désespéré. Non plus que, pour moi, la particularité des cours de se mouiller, quand il pleut, comme dans la chanson populaire, ne fait allusion à autre chose qu'à ce que Gide définit exactement, l'universel qui ne s'obtient que par le particulier, l'individualisé : le plus singulier et indéfinissable (*universaux*,

en bonne scolastique). Et il est clair que ceci contient un drame. Transcendance dramatique que vous connaissez, lorsque vous faites allusion à cette profonde égalité humaine dans laquelle moi, chrétien, je peux renco- trer, parfois renversées, toutes les valeurs apparentes, par exemple : l'effroyable misère morale de celui qui a sa cour bien couverte et protégée pour qu'aucune pluie céleste ne la mouille ; la splendide richesse, en revanche, de n'importe quel Job tombé sur son fumier. Et je sais déjà aussi que, comme le percevait profondément et lumineusement le grand Peguy, entre la misère matérielle et la pauvreté il y a la distance abyssale de l'enfer au purgatoire. Que les termes de *misère* et de *pauvreté*, dans l'ordre matériel et spirituel, sont corrélatifs de cette manière. Car c'est cela, entre autres choses, que signifie pour moi le peuple : la personnification vive et vraie du christianisme lorsque *l'homme nouveau* devient un révolutionnaire, ni évolutif ni progressiste. Désir de salut humain éternel, permanent. Bien qu'avec ce que je vous dis nous arrivions déjà dans ces régions poétiques frontières, pour vous peut-être puérides (pour moi aussi et par cela même insurpassables) dans lesquelles l'homme éternellement nouveau est peuple et enfance, avec toute la douleur très pure et l'ineffable et infrangible joie de l'être. Songe de vie, celui-là, qui est la plus terrible réalité de ce que nous sommes, comme l'a dit Shakespeare, cette même réalité, matière, étoffe de notre songe, de nos songes.

Aider le peuple, ne sera-ce pas l'aider à rêver, mais à rêver éveillé ? Lui apprendre comme dirait Pindare, à être ce qu'il est : son propre songe. Et que lui aussi nous enseigne, et qu'il *nous aide*. Et cela avec une vraie religion, qui n'est pas de l'opium, qui est tout le contraire. Avec la foi, qui est un *réveil* et non un *pavot*. Avec les clous ardents de foi. Avec les ou par les clous du Christ, comme vous dites. Avec ferveur. Parce qu'un songe

chasse un autre songe, comme un clou en chasse un autre.

Car ce songe, pour celui qui se réveille de la vie, est l'idée de ne jamais finir, qui nous donne de l'espoir et, à la fois, nous désespère. Oui, c'est bien cela qui est l'autre songe et l'au-delà réunis. La révolution permanente. Mais entre temps, mon ami, comment vais-je nier qu'il manque encore autre chose ? Un pain et une eau vive, sans lesquels on ne peut rêver, parce que l'on n'existe même pas ; sans lesquels on *dort* dans la torpeur abrutissante de la mort, de la *mort paresseuse et abondante*, dont parle notre populaire Lope ; on dort sans songe et sans repos, on dort mortellement envenimé d'inconscience. Et voilà qui est bien de l'opium, cette perte du *sentiment douloureux* ! C'est bien cela la misère totale, définitive ! Quel chrétien peut tolérer, du moins supporter sans répugnance, cette situation *capitaliste* ?

Mais passons au fait de donner *une catégorie morale et métaphysique à l'efficace*, bien que je ne sache pas bien ce que c'est et que cela m'ait un peu l'air d'un militarisme spirituel jésuitique ou ignacien — et par conséquent, dans ce sens, me répugne... Je me propose de le comprendre dans un sens bien différent de celui que vous lui donnez.

Ne me croyez pas assez stupide, mon ami, ni surtout assez hypocrite, comédien ou pire encore (entre nous, je dirais *aussi patriote*, de ce patriotisme qu'on a défini par cette phrase fameuse : *le dernier refuge d'une canaille*) pour méconnaître l'efficace humaine, sociale et morale de ce que les patriotes veulent entendre ou mieux ne pas entendre par marxisme ; comme si c'était une chose du démon ; non plus que l'efficace que le marxisme possède en réalité. En ce qu'il peut être un débouché un peu brutal, mais authentique à l'expression de l'angoisse populaire espagnole et de son élan révolutionnaire, contenu et énervé par la persécution terroriste d'un État-fan-

lôme, ce mal nommé marxisme me paraîtrait en dépit de tout, la meilleure, la plus sûre espérance pour aujourd'hui et surtout pour demain, de notre peuple, de notre Espagne. Et en tant que méthode ou système, dont l'histoire de notre présente révolution permanente nous dira l'efficace et le profit, nous dira, pour le moins, je crois, que de ces racines se sont nourries beaucoup de vérités, de ces vérités en quelque sorte *galiléennes*, pour ce qui est du développement social ; ce sont des vérités comme celles-là (e pur si muove) que l'Église catholique, à laquelle j'appartiens — et bien que ces vérités ne l'affectent pas essentiellement — finit par reconnaître, si elle ne l'a déjà fait. Un jour qui peut-être ne tardera pas.

Et c'est cela, mon ami, que je voulais vous dire. Vous ne savez pas le poids qui m'est enlevé ainsi. Bien que je ne sois pas marxiste ni socialiste. Je n'ai pas à l'être. Mon rêve n'est pas de ce monde. Mais encore moins, beaucoup moins, puis-je être *anti* ou *contre* : car l'antimarxisme contre-révolutionnaire, c'est ainsi qu'on le nomme aujourd'hui, n'est à mon sens qu'une étiquette politique, réclame de la pire stupidité, voile bouffon de la peur ; à quoi s'ajoute aussi celle du *refuge du patriotisme*, avec sa conséquente vilenie amoral, et jusqu'à ses résultats criminels ! Des suicides qui ne sont certes pas beaux, et que l'on n'a pas fuis victorieusement.

Enfin, et pour ne pas étendre davantage cette lettre déjà longue, je vous dirai combien m'a réjoui votre accord avec ce qui, en André Gide, est essentiel : l'affirmation lumineuse, transparente, de son indépendance d'écrivain, de sa liberté de pensée et d'expression en art. Cela comme vous le dites très bien, peut être déplaisant pour certains soi-disant marxistes, qui comme d'autres soi-disant catholiques orthodoxes continuent de se débattre péniblement encore dans cette infernale misère de l'esprit — et non pauvreté — la pire de toutes les misères : qui est celle de l'ignorance orgueilleuse

de l'être, avec la stupidité qui en découle. L'ignorance dont Ernest Hello a dit qu'elle n'a pas d'existence propre sinon comme union pitoyable de la haine et du mensonge. Dans cette ignorance dont je vous parle, s'ajouteraient, à la haine et au mensonge, l'envie et la peur. Car ce conglomérat fâcheux et irrité, conspire, à présent comme toujours, contre l'intelligence. Gide lui-même nous en donne la preuve en nous disant comment s'émousse l'efficace intellectuelle de la lutte révolutionnaire, grâce à la malhonnêteté des polémiques personnelles entre ennemis. Et je vous invite à vérifier cette affirmation par la coïncidence du style et même des arguments entre les plus extrêmes représentants de cette haine : coïncidence d'ignorance coupable mutuelle et réciproque ; coïncidence de saleté mentale et sentimentale dans la haine, le mensonge, l'envie et la peur. La superposition de deux textes de ce genre démontrerait immédiatement leur identité complète.

Voilà pourquoi votre lettre me paraît exceptionnelle et je vous en remercie. Je vous en remercie surtout pour ce qu'elle m'a donné l'occasion, sans impertinence ni jactance de vous parler avec la sincérité qui correspond à la vôtre.

Je ne vous en dis pas plus long pour ne pas rendre impossible, pour le moment, la publication de cette lettre, si vous le désirez ; je laisse cela à votre jugement ; vous autorisant expressément, dorénavant, à faire ce qui vous paraîtra le plus convenable. Je n'ai pas à ajouter que *Cruz y Raya* dans les limites de sa publicité, celles qui lui sont imposées par sa nature même, est à votre entière disposition.

Pardonnez-moi, si je n'ai pas su sympathiser avec vous comme je l'aurais désiré. Et croyez-moi dès à présent, si vous le voulez bien, votre ami, comme je vous le disais en commençant, et votre camarade.

JOSÉ BERGAMIN.

Traduit de l'espagnol par
ÉDITH BOISSONNAS.